

## **Le *fitampoha* ou Bain des reliques royales**

Jacques Lombard, juin 2014

Cette institution originale des sakalava du Menabe au point de rencontre du mythe, de l'histoire, du religieux et du politique a traversé différentes périodes historiques en subissant diverses modifications qui n'ont pas altéré néanmoins son sens profond. Au contraire, on pourrait dire que le *fitampoha* nous offre une véritable grille de lecture pour approcher tout à la fois l'évolution mais aussi l'identité profonde de la société sakalava. Identité dont on peut poser les fondements, ici comme ailleurs dans la Grande Isle, dans le dialogue ininterrompu avec les anciens, avec tous les disparus, constamment présents et sous les formes les plus diverses, dans les mémoires et les imaginaires et qui, paradoxalement, apparaissent comme des ferments de l'innovation politique, sociale et religieuse au moment où leur voix se fait entendre. L'oracle des aïeux est-il la voie/voix, le chemin et la parole de la modernité nécessaire qui rythme à Madagascar comme ailleurs le passage ininterrompu des époques?

Ajoutons que l'approche approfondie, historique et anthropologique des rituels ou institutions à travers le monde permet de forger des concepts généraux grâce auxquels il est alors possible de mieux réfléchir sur les sociétés et les cultures. Le *fitampoha* en représente un bel exemple à nos yeux et, de cette manière, appartient d'emblée à ce qu'il est convenu d'appeler le patrimoine immatériel de Madagascar et de l'humanité.

Bien évidemment, nous n'aurons pas le temps ici d'entrer dans l'analyse détaillée de ce rituel, par ailleurs fort passionnante, et nous nous contenterons en réponse à la question posée dans le cadre de ces journées et dans le temps imparti, d'apporter des éléments qui nous semblent indispensables pour tenter de comprendre toute l'importance de ce rituel dynastique et pour approcher les notions concernant le religieux, la croyance mais aussi le politique et le changement. Institution qui, comme le *théatron* de la Grèce ancienne, est installée au cœur des croyances, des passions et des débats non seulement pour les Sakalava mais aujourd'hui pour l'ensemble de la nation malgache qui, absorbée par le polissage des bases de son unité, ne cesse de se heurter au défrichage de son histoire.

Les Sakalava du Menabe vont constituer le peuple qui porte ce nom avec l'émergence d'un système politique original au début du XVII<sup>ème</sup> siècle dans la région centrale de la côte ouest de Madagascar.

La dynastie fondatrice du royaume est issue de migrants ou de marchands plus ou moins islamisés, d'origine arabe, perse, indienne ou indonésienne, peut être même chinois qui vont essaimer pendant plusieurs siècles sur la côte est de l'île, perdant peu à peu le contact avec leur pays d'origine. Ces migrants sont dépositaires de conceptions politiques, religieuses et sociales qui sont à l'origine de la plupart des institutions de la royauté Sakalava par le jeu d'un remaniement définitif des pratiques précédentes. Progressant du sud vers le nord pendant plus d'un siècle, les Maroseragna vont progressivement pacifier le pays, ménageant des alliances matrimoniales avec les groupes autochtones les plus puissants, en particulier les groupes d'éleveurs en favorisant l'ouverture de pâturages immenses et ainsi, un développement très important de l'élevage des zébus. La royauté garantit alors sa puissance naissante en exerçant, par l'intermédiaire de différentes institutions rituelles et sociales inédites, un contrôle fort sur l'accumulation et la circulation des bovidés. Enfin les produits les plus divers pourront circuler à l'intérieur d'un territoire qui se trouve progressivement sécurisé.

Les nouveaux souverains consolident également leur pouvoir sur une grande partie de la côte occidentale au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle en établissant le contact avec les marchands et les traitants négriers pour s'imposer comme leurs seuls interlocuteurs. En échange de personnes capturées à la suite des guerres de conquête et réduites en esclavage, ils demandent avant tout des fusils, des balles et de la poudre ce qui renforce leur capacité d'intervention et fait du royaume du Menabe l'un des plus puissants de Madagascar à cette époque.

Tout au long de cette même période, la dynastie conquérante, animée par un véritable génie politique, incorpore peu à peu les anciennes pratiques religieuses pour les « adapter » à la mesure du royaume en gestation intégrant à son profit exclusif et dans une généalogie mythique qui la lie directement à la divinité suprême, les ancêtres fondateurs des différents groupes autochtones intégrés dans le nouveau système. Désormais le culte rendu aux ancêtres royaux consacrerait le nouvel espace territorial qui place le souverain et toute sa lignée comme le descendant direct de la divinité suprême, Ndrenagnahare ou Ndremanitra. Son pouvoir incomparable est dans sa nature même, une « présentification du divin », sacré ou *masina* et tous

ceux qui descendent du souverain en conservent la trace plus ou moins marquée selon leur place dans la généalogie dynastique. Par contre, tous les autres groupes de descendance ou *firazanana* ont perdu en quelque sorte le contact avec leurs ancêtres les plus éloignés maintenant agrégés à la généalogie dynastique et sont exclus, de cette manière, du temps mythique et sacré de la constitution du royaume qui confère à la dynastie sa parfaite légitimité. Ils sont donc contraints pour communiquer avec la divinité suprême de passer par l'intermédiaire d'un devin qui sonde, interroge le mouvement du cosmos grâce au *vintana*, aux règles de l'astrologie et de la divination.

Deux régimes de " vérité " sont donc à l'œuvre, la parole divine d'un côté et la parole du devin, de l'autre, la première s'exprime dans la parole du souverain puisque la divinité suprême parle par son intermédiaire ainsi que par la voix de ses ancêtres à travers leur « présentification » dans les reliques, le second est le résultat d'un savoir qui permet d'approcher les " intentions " des ancêtres royaux, de la divinité suprême, de négocier en quelque sorte et pas à pas des " bribes " de réponse au hasard des catastrophes, des maladies des souffrances et des ambitions.

Le *vintana*, l'astrologie, consigne l'ensemble des oscillations du cosmos, passées, présentes et à venir. Il concerne, par le repérage précis de leur position cosmique grâce à la lecture de leur signe zodiacal, tout ce qui existe sur terre: hommes, animaux, plantes, sites et paysages... et représente le mouvement intarissable de tous les éléments du monde qui en constituent le sens. Le cosmos est l'image de la divinité suprême qui épuise ainsi les enseignements de l'astrologie, du *vintana* dans une transparence définitive. Une transparence embuée, pour le souverain, en raison de l'intervalle des générations qui le sépare de la divinité suprême, son premier ancêtre, et une transparence obscurcie par le contre-jour pour tous ceux qui ne descendent pas de la divinité suprême et ne peuvent que l'interroger patiemment dans l'effort de la connaissance et particulièrement, de l'astrologie. Les jeux illimités de la transparence du cosmos, de la divinité suprême, pur cristal au dépendant sans ancêtre, déclinent tous les degrés du *hasina*, du sacré-vérité, de la hiérarchie des sujets dans le royaume.

La parole du roi n'est contredite par personne sauf par celle de ses propres ancêtres à travers la possession par les rois défunts de la dynastie. La part essentielle de la vie politique dans la royauté se joue dans cette arène. Ceux qui sont

reconnus pour appartenir au groupe dynastique, ne peuvent être pris en possession par leurs propres ancêtres puisqu'ils ressortent déjà, un tant soit peu et par leur nature même, au monde divin. En quelque sorte, ils sont une part de leurs ancêtres, une part de divin sur terre, installés entre les vivants et les morts, *masina*, sacrés et sont une forme de révélation de l'ordre nécessaire du monde présent dans le royaume.

Au moment du Bain des Reliques royales, cérémonie annuelle au temps du royaume, le roi renouvelle son alliance privilégiée avec le cosmos, garante de la santé, de la fécondité et de la prospérité de tous ses sujets, on baigne les reliques de tous les ancêtres royaux de la dynastie, célébration symbolique des alliances historiques qui sont à l'origine de la dynastie. À cette occasion, le temps et l'espace sont tressés l'un avec l'autre, le temps mythique de la création du Monde avec l'espace géographique de l'expansion visible du royaume. De cette manière, la pointe dressée qui relie le souverain à la divinité suprême, telle un gigantesque *hazomanga*, un autel lignager découpe une grande ombre sur la terre où l'on peut lire l'Histoire et donc le sens du monde, de ses hiérarchies et de ses règles. Tout le rituel du Bain s'explique dans cette image, on rejoue le grand mythe des Origines devant le souverain régnant et chacune des *sazoka*, des possédées royales qui prennent place dans cette mise en scène portent témoignage de chaque règne précédent pour élever à son incandescence le sentiment de la puissance royale avec l'image vivante du roi provoquant émotion et conviction. Les enjeux les plus divers, les conflits stratégiques sont traités à cette occasion par les possédées dans une négociation complexe et subtile alors que toute personne habitée est réputée totalement innocente de son discours. Ne sont présents là, en droit, que les rois défunts qui discutent, évaluent, supputent, tranchent. La parole la plus forte appartient au fondateur de la dynastie et ainsi de suite. Ainsi, le souverain des premiers temps du royaume est celui qui éclaire le contemporain, les problèmes les plus actuels et quelquefois les plus brûlants. Les ancêtres royaux sont les vrais modernes !

L'essentiel se joue là, l'autorité de la possédée est totale pour autant qu'elle sait ne pas aller trop loin, introduisant les changements nécessaires au nom de la Tradition, de ce qui s'est toujours fait, sans rompre les équilibres. De cette manière, la royauté pouvait se transformer, s'adapter, s'ouvrir à nombre d'influences extérieures tout en paraissant inchangée, respectant les *fomba*, façonnant ainsi ce

qui fait une conviction partagée, le *fombanay*, respectant ce qui est affectivement et intellectuellement acceptable et assurant alors la transition vers d'autres manières de faire et de penser. Il ne s'agit pas là bien sûr de pratique démocratique mais de ce que l'on pourrait appeler un système « à consensus » par ajouts et retraits, par approches successives où chaque idée, chaque proposition va peu à peu nourrir une position commune mais qui sera donnée comme celle du plus haut placé confirmant ainsi son rôle tout en assimilant les différentes positions exprimées.

Ainsi, comme dans le *théatron* des grecs qui associait la performance, le lieu et le public en particulier dans l'expression de toutes ses réactions mêmes les plus excessives, les échanges avec les dieux, les prières et les invectives, le *fitampoha* est une belle métaphore de la société sakalava.

La plus juste sans doute puisque les sakalava jouent eux-mêmes leur propre rôle dans la pièce, interprétant le mythe à l'origine de leur histoire. Au cours de chaque performance de ce dialogue cosmique avec les ancêtres les plus vénérés, les sakalava vont « actualiser » le mythe en reprenant le fil de l'année passée, à travers les espoirs, les angoisses et les malheurs pour retrouver alors la sérénité des certitudes retrouvées. On pense à la main tendue des orants le jour de la sortie de la Macarena à Séville au cours de la Semaine Sainte, dressée vers la Sainte Vierge qui circule au milieu de la foule dans les rues, pour l'apostropher sans ménagement : « qu'as-tu fait pour moi, qui te vénère tant, quand j'étais plongé dans le malheur ! ».

Le mythe est inséparable de l'histoire et l'histoire se nourrit du mythe. La société est alors presque limpide puisque le rituel réunit dans une fiction merveilleuse les morts et les vivants. Tous les morts, qui se lèvent alors pour reprendre leur chemin depuis le début des temps et venir à la rencontre des vivants qui les portent dans leur mémoire la plus profonde abolissant ainsi le temps de l'histoire au seul profit du mythe. Défilé fantastique, de la sauvagerie des origines, du désordre absolu de l'orgie, à la vérité des temps présents lisible dans le pouvoir absolu du souverain et dans la puissance inébranlable des hiérarchies.

L'eau du fleuve au bord duquel se déroule le *fitampoha* est l'Origine, la valeur epsilon du temps et autorise la convention d'une révolution complète du monde depuis les temps les plus anciens, une révolution cosmique. Une révolution entre le départ des reliques des rois et leur retour. Révolution de sept jours correspondant au temps nécessaire à la fermentation de l'hydromel, boisson sacrée. Révolution

reproduite comme à l'infini, à l'intérieur même du rituel, avec les rondes répétées des porteurs de reliques qui unissent dans une même boucle le premier et le dernier des souverains comme une reprise musicale d'un même thème dont la mélodie sans cesse répétée avec un crescendo progressif à peine perceptible cimenter les convictions.

Mais l'Origine du Monde est aussi la femme, oserais-je dire, les femmes fécondées de la terre du Menabe, les épouses prises dans les anciens lignages et qui vont donner naissance aux rois de la dynastie contribuant à créer une nouvelle mémoire, une nouvelle histoire qui dissout dans le même temps leur propre histoire. Les femmes sont l'eau vive qui court au petit matin encore intacte du premier vol d'oiseaux, la naissance des fils, le fil de la vie, la fraîcheur bénéfique des talismans, la prospérité des troupeaux, l'avenir du monde.

Le lieu de la représentation est une image inversée du monde des vivants découpée à partir de la pliure du fleuve où l'on va rejouer le mythe jusqu'au moment de son épuisement quand les reliques rejoignent leur logis sacré et que le monde se retrouve à l'endroit.

Ainsi, au nom du passé le plus reculé, des rois les plus anciens et d'une année à l'autre, ce sont toujours les problèmes les plus actuels qui animeront ce grand rituel! De cette manière, et constamment enrichi par le jeu politique complexe constitué par chaque débat contemporain, par l'urgence portée par la modernité de chaque époque, le *fitampoha* se transforme non pas tant dans sa forme que dans les idées et les images que chacun s'en faisait en permettant à une société de communiquer avec elle-même au plus juste, de vivre et de produire sa propre histoire